

Helena D'Elia

Le père sur la trace de la *saudade* ¹.

Toutes les nations sont des mystères, et chaque nation, pour elle-même, un autre mystère.

Fernando Pessoa

L'ampleur des migrations, ce malaise propre à nos jours, appelle à questionner notre mode d'approche théorique et éthique de la souffrance, en particulier dans l'exil, et par conséquent notre position dans la cure. Comment considérer, dans la singularité du discours clinique, des éléments, qui font sens parce que référés au culturel, sans trahir l'écoute qui nous renvoie à un sujet structurellement clivé par le non-sens et par les effets de ce qu'il ne peut pas savoir ? C'est une impossibilité structurale autour de laquelle l'inconscient se constitue.

À partir de ce questionnement, il m'a paru nécessaire de travailler la notion du sujet dans son rapport à l'Autre de la culture, corrélée au mode de représentation du père, mode que je traiterai, par la suite, dans la culture portugaise sur la trace de la *saudade*.

J'entre dans ce débat en m'appuyant sur la théorie et l'éthique psychanalytiques pour ce qu'elles révèlent à leur entrée même dans la culture moderne, à savoir que la condition humaine est fondée d'un défaut, d'une béance. L'avancée de cette affirmation déchoit l'homme de la croyance à la fois d'être sujet de la connaissance et d'être lieu d'une totalisation du savoir. Cette dernière conception est plutôt constitutive de la psychologie qui s'appuie sur une logique de l'homme comme étant une personne globale, unité logique qui masque la béance structurale de la condition humaine dans sa manière de se servir du langage.

La psychanalyse s'oppose à cette conception parce qu'elle a découvert, avec l'inconscient, le paradoxe d'un sujet constitué de ce qu'il ne peut pas savoir, d'un sujet troué au lieu du savoir de la vérité originelle, soit

¹ Ce texte a été présenté lors d'une journée à thème organisée par le Centre Minkowska sur *Parentalité dans l'immigration : être ou ne pas naître français*.

au lieu de la jouissance. Cette notion de jouissance a été extraite, dans la théorie freudienne, du modèle du plaisir que l'on peut éprouver dans le rapport sexuel. On trouve là le modèle du bonheur. Néanmoins la satisfaction obtenue est en défaut par rapport à celle que l'on croit pouvoir attendre, c'est-à-dire une satisfaction absolue toujours référée à une demande incestueuse. La structuration œdipienne, conçue par rapport au père, qui vient ici donner sa loi de l'interdit de l'inceste, est un mode de signifier et de symboliser l'impossibilité structurale de cette satisfaction. Impossibilité qui, selon Freud, trouve son fondement dans la différence des sexes.

Lacan reprend ce terme de jouissance en tant que référé au champ du droit, dans lequel il s'agit de distribuer, de répartir et de rétribuer la jouissance d'un bien. Nous ne sommes pas dans le domaine du besoin car la jouissance est ce qui ne sert à rien. Cependant le mot usufruit utilisé par le droit montre bien que ce qui est de l'ordre de l'utilité est attaché à ce qui est de l'ordre du fruit, du profit, c'est-à-dire du jouir. Nous sommes attachés à l'utilité parce que nous avons l'illusion qu'elle peut combler l'insatisfaction. Mais l'expérience dénonce que l'utile n'arrive pas à arrêter la demande qui insiste encore et encore, parce qu'à ce point-là nous sommes dans le registre du désir, registre qui différencie l'humain de l'animal.

Sur ce registre Lacan nous parle d'un sujet de la jouissance qui va vers son avènement. Ce sujet-là, appelé aussi mythique, se situe de ce rien qui n'est même pas le manque de quelque chose. Ce rien, ce trou que Lacan appelle aussi perte et même privation à ce moment initial de l'institution du sujet, n'est autre que cette tendance au rien ou pulsion de mort chez Freud. Il est cet Un d'un amour absolu qu'il a failli être, cet Un qu'il n'aura jamais été.

L'univers du langage qui préexiste à ce sujet mythique imprime sur celui-ci sa marque, en le différenciant d'avec lui-même. De cette différenciation résulte une perte de jouissance, un "moins" (-) comme l'envers du sujet qui se trouve dès lors en position d'assujetti à la loi du langage. Ce rien, cette privation à l'origine d'une parole qui ferait consister le sujet, insiste comme vérité toujours ailleurs à tout sens. Insistance qui fait effet de manque et suscite tout sujet qui parle à chercher un sens qui ne cesse de s'échapper.

Dans la constitution du sujet, nous retrouvons deux opérations : l'aliénation et la séparation, où paradoxalement coïncident l'arrimage au langage et la privation de la jouissance. Cette découverte ancre le sujet à

une profonde dépendance à l'ordre du discours, car il ne peut se saisir lui-même qu'à l'intérieur de cet univers structurellement arbitraire. Par ailleurs, cette privation inscrit la limitation structurale du pouvoir du langage à cerner un signifiant qui signifie le sujet à la quête de son être. Cela nous mène à l'autre aspect de ce point d'insertion du sujet au langage, c'est-à-dire que cette insertion ne va pas sans "décompléter" l'Autre en tant que lieu du réseau des signifiants.

Le premier Autre a un rapport à la mère, mais c'est un Autre que le sujet appréhende dans l'image totalisée de lui-même qu'il capte. Il est l'*un-double*, ce double qu'il fait avec la mère. En même temps, c'est la mère qui donne possibilité ou non à la séparation de l'*un-double*. Cela se passe quand elle n'est pas dans l'exigence de répondre à toutes les demandes de satisfaction du sujet, quand elle se positionne non pas seulement désirante d'autre chose que de lui-même, mais désirante tout court, c'est-à-dire atteinte dans sa puissance. Cela sera pour le sujet plus décisif que tout : la mère se montre elle aussi "décomplétée". Voilà le "non", la rupture opérée par la mère. Le sujet passe du mot-son au mot-parole, il y est soumis à la loi du langage. L'accès au langage permet à l'homme de se représenter lui-même et, partant de son image, de se représenter le monde. Il est séparé de sa propre opacité première, il sépare les mots des choses. Le sujet à ce moment se subjective. Cependant, aucun humain ne peut se représenter ni représenter le monde s'il n'est pas référé. Cette fonction est l'essence même du pouvoir politique. Il s'agit là de cette expérience fondatrice où le sujet se heurte à la difficulté de faire entendre une demande adressée non à l'*un-double*, mais à l'Autre dans l'ordre de la culture. C'est le tournant vers le symbolique. Tournant où se joignent les mises de la vie subjective et de la vie politique, croisement du sujet et du citoyen, où la psychanalyse situe le plus essentiel de la fonction paternelle.

Cet Autre là, venu d'ailleurs, est lieu fondamental de référence pour le sujet et, paradoxalement, c'est aussi là où il trouve le plus intime de lui-même. Avant de devenir sujet parlant, le sujet est parlé par l'Autre. C'est comme la voix d'un oracle qui frappe, sans ordre, sans geste, et sans insulte. Voix qui parle de lui de multiples manières. Il y a toute une histoire de générations. Des légendes familiales sont évoquées, des espoirs sont plus au moins formulés. Son destin est inscrit dans ces paroles qui précèdent sa naissance. Des paroles qui, distillant un effroi heureux, arrache l'homme de la fausse infinitude de son être. Elles ouvrent chez lui des avenues qui ne mènent à aucun jardin et inondent de lumière un espace

Autre qui n'a pas de nom, mais dans lequel le sujet sent qu'il devient autre que lui-même. Cet espace Autre qui relie le divin et le discours politique est la métaphore de tous les noms, métaphore qui attire le sujet dans son cercle en le dominant et en le libérant. Tout le champ symbolique est tissé là, d'où se situe ce que nous appelons la métaphore paternelle.

Lacan, en utilisant le $S(A)$, nous dit que "dans ce lieu de la parole, où se repose sous une forme développée, ou sous une forme enveloppée, l'ensemble du système des signifiants, c'est-à-dire dans le langage, il manque quelque chose. Quelque chose qui peut n'être qu'un signifiant y fait défaut" ¹. Par là il nous dit qu'il n'y a dans l'Autre aucun signifiant qui puisse répondre de ce qu'est l'être du sujet. L'essence de vérité attribuée à l'Autre n'est que supposée. Dans l'économie psychique de l'homme, la vérité sera donnée par la médiation de l'idée de père, dans son rôle de signifiant. En tant que tel, il est déclencheur de l'existence du symbole, appelé par Lacan "signifiant pur", signifiant qui, quoique indépendant de la signification, est source de toutes les significations. Il opère un passage continu du "dedans" à la plus radicale extériorité. "Sans la catégorie du signifiant, la fonction paternelle ne serait pas envisageable dans l'expérience humaine" ², il n'y a rien de naturel qui y intervienne. Une fois pris dans le langage, l'élément biologique, chez l'homme, est recouvert par le système symbolique, marque du langage qui dépasse la vie et la mort, en déterminant tout sujet, de l'un et l'autre sexe, comme fils de..., fille de... à travers des générations successives. Cet Autre, lieu de la parole, qui sera désormais le nom de la place du père en tant que symbolique dans la structure, suppose l'axiome de l'inconscient structuré comme langage. C'est-à-dire une structure lacunaire où aucun signifiant ne vient représenter le sujet que pour un autre signifiant. L'organisation signifiante reste et s'impose sur l'ordre des significations.

Le mythe du meurtre du père est une hypothèse freudienne qui tente de rendre lisible l'impossible à dire de l'origine du monde des hommes. En opérant le renversement du père animal du totem en père de la loi et du désir, Freud indique l'instauration du signifiant dans l'ordre naturel. À ce point, Lacan désigne le mythe en tant que "présence du signifiant dans le réel" ³.

¹ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, leçon du 8 avril 1959, (inédit).

² J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Seuil.

³ *Ibidem*, p. 226.

Pierre Legendre nous rappelle que "toute l'humanité a inventé et inventera, sous des appellations et des variantes innombrables, la représentation de la séparation d'avec la mère" ¹ – c'est-à-dire l'échafaudage de l'interdit de l'inceste et du meurtre. C'est le mode de toute civilisation, quelle que soit la culture considérée, d'accéder à sa propre représentation du père. De ceci résulte que la structure du langage est l'espace où la dimension œdipienne va être réinscrite. Dimension où le sujet s'appréhende dans le rapport à la parenté. Dès lors que nous avons affaire au sujet parlant, au "parlêtre", père et mère ne sont pas réductibles à la qualité biologique des géniteurs, ils sont déterminés par la place qu'ils occupent en fonction du système symbolique qui désigne le principe du père. Legendre souligne qu'en terme de structure, "il n'y a pas d'Œdipe – pas de sujet du désir œdipien – s'il n'y a pas discours de la Cité" ². Il s'agit d'un discours qui met en scène le principe du père en position d'organisateur des multiples styles d'aménagements symboliques, qui rend possible la reproduction de la vie humaine en système de filiation et d'échange entre les hommes comme fondement du lien social.

Ce cheminement nous permet de voir comment la culture traverse le sujet, et dès lors de nous interroger sur ce qui cause sa souffrance quand il se déplace d'une culture à l'autre. Culture ici entendue comme tissée au lieu de l'Autre. Je partirai du principe que le changement de culture n'est cause de souffrance que par rapport à l'incidence particulière sur le sujet de la fonction paternelle. Position déterminée par la succession des générations, inscrite d'abord dans l'organisation symbolique de son origine culturelle. Ce mode là il le transporte avec lui. Selon les repères et modes des nouvelles représentations symboliques qu'il rencontre dans le pays d'accueil, il se retrouvera plus au moins à l'abri ou exposé à la souffrance. Je soutiens aussi que le mode de rupture pour certains ou de séparation pour d'autres y est pour quelque chose. Un exilé politique ne questionne pas son exil de la même façon qu'un émigré économique et, de plus, ceux qui nous rencontrons aujourd'hui dans l'errance nous ramènent d'autres problématiques. Néanmoins, nous pouvons dire que perte et deuil font point commun à toute expérience d'exil, mais surtout ils renvoient à la scène originaire du refoulement, traversée de tout sujet. À cela nous pouvons rajouter le malaise de notre culture occidentale moderne qui est en manque de repères symboliques, parce qu'infléchi du côté de l'efficacité

¹ P. Legendre, "Restitution", revue *Intersigne* n°8/9, L'Aube, 1994, p. 192.

² *Ibidem*, p. 188.

gestionnaire et de l'objectivité scientifique. Mais cela n'est pas le propos d'aujourd'hui.

Pour mieux cerner cette problématique de l'exil, je propose une possibilité d'analyse sur la façon dont les Portugais représentent leur inscription dans la fonction paternelle. Toute cette analyse, évidemment, n'exclut pas l'approche de chaque sujet dans sa singularité dans l'expérience analytique, néanmoins cela ne nous empêche pas de proposer une articulation de ce qui est singulier à ce qui est universel. On entend souvent dans la clinique, avec des Portugais émigrés, surtout ceux de la première génération, quelques éléments sur leur mode de vie en exil ayant un rapport particulier à la temporalité. Je veux dire par là que leur exil est un temps présent suspendu à un passé qu'ils n'ont jamais quitté et à un futur rêvé de retrouvailles. Ils investissent dans leur vie ici comme moyen d'un jour vivre là-bas. Comme nous le verrons par la suite, leur culture d'origine a donné sens, tout au long de leur histoire, à ce mode de vie. Dans la clinique, on les entend se plaindre de l'ennui d'une existence chargée de sens et de jouissance et, en même temps, ils nourrissent ce rêve en le maintenant dans l'inaccessibilité.

C'est en allant faire un parcours dans l'histoire culturelle du Portugal que j'emprunterai quelques réflexions proposées par l'essayiste Eduardo Lourenço sur les Portugais, car elles traversent la singularité des discours que nous écoutons souvent dans la clinique de l'émigration portugaise.

L'ensemble des conquêtes qui déterminent la fondation du Portugal comme territoire indépendant se justifie d'une légende fondée sur l'influence divine. Cette légende, devenue preuve juridique, est retenue en tant que vérité, au nom de laquelle on condamnera comme ennemi et détracteur des gloires lusitaniennes tous ceux qui ont risqué de la désigner comme fable. Eduardo Lourenço maintient encore de nos jours que "le sentiment que le Portugais a toujours eu d'être garanti dans son être national par un pouvoir supérieur, quelque chose comme la main de Dieu, relève d'une lucidité plus profonde que toutes les explications positives"¹. À l'influence du ciel sur leur destin, se rajoute celle du regard tourné vers la mer. Celle-ci donne naissance à la vocation maritime et à leur grandeur future. Naissance assignée par le roi que Fernando Pessoa nommera poétiquement roi "planteur des navires à venir". Appelé aussi roi-poète, il est celui qui institue le portugais comme langue officielle et qui fonde

¹ E. Lourenço, *Mythologie de la saudade*, Chandeigne, 1997, p. 79.

l'université. Les cantiques laissés par le roi-poète sont des véritables bréviaires du singulier lyrisme national. C'est sur ce registre que toute l'histoire des Portugais et leur regard sur le monde se trouvent définitivement inscrits. Les *Lusiades* de Camoes constituent à la fois une cosmogonie nationale et la mémoire collective d'un passé fabuleux où la légende se mêle sans cesse à la réalité. Une sorte "d'évangile civique". La mystique comme croyance populaire du destin collectif exprime la relation historique affective que les Portugais ont toujours maintenu avec eux-mêmes en tant qu'entité nationale. Elle reflète la conscience d'une faiblesse et la conviction magique d'une protection absolue, capable de soustraire cette fragilité aux oscillations de tout projet humain. Cette jonction de fragilité et supériorité n'a jamais été désamorcée au long de leur vie et de leur histoire. L'une ou l'autre affleure selon les contingences de la situation, mais le plus souvent les deux ressortent en même temps, image inversée l'une de l'autre. La conscience de cette jonction dans leur vie projette leurs fantasmes simultanément vers le passé et le futur. Un passé toujours lié au rayonnement d'une foi vécue comme lumière et don de Dieu, et un futur investi d'un rêve à la fois impérial et messianique. Ils ne sont pas les seuls à s'investir dans ce rêve qui appartient à tous les peuples qui jouèrent un rôle dans l'Histoire, comme Rome et d'Israël.

Entre le passé mythique et glorieux à jamais perdu et un futur rêvé de retrouvailles, se trouve un présent sans relief particulier que les Portugais vivent comme une blessure invisible au regard d'autrui et qu'ils tentent de fuir. À l'exemple de Fernando Pessoa, ils préfèrent s'absenter d'eux-mêmes et s'octroyer le statut même de l'Absence, car "ils ne supportent pas que l'on porte sur eux un regard oublieux de leur vie imaginaire"¹. Leur longue histoire est celle d'une dérive et d'une fuite sans fin. "Le Portugais se vit au-dedans dans une sorte d'isolement sublimé, tout en se montrant au-dehors comme l'exemple même du peuple à vocation universelle, allant jusqu'à disperser son corps et son âme dans le monde entier."² Or, nous savons que l'émigration portugaise, tout en étant la plus nombreuse en France, est celle qui a le moins fait parler d'elle. On assure qu'ils s'adaptent, qu'ils ont une aptitude à se fondre dans le paysage. Leur terre, liée au continent européen au bord de l'Atlantique, les Portugais l'ont quittée tout au long des siècles, par nécessité ou par cupidité, souvent sans espoir de retour. Néanmoins, ni cette dérive, ni cette fuite, n'expliquent la

¹ *Ibidem*, p. 10.

² *Ibidem*, p. 8.

singularité des Portugais. Pour eux, leur patrie ne se situe pas dans une carte géographique, elle est ce lieu "d'un rêve endormi, ce lieu à l'abri du monde, ce passé présent que l'âme portugaise n'a jamais éteint au fond de son être" ¹. Ce lieu qui est "eux", à la fois banal et onirique, est ce qui les rend si naturellement étrangers chez eux et partout.

Leur singularité, c'est leur manière de se retourner vers le passé en général, vers les siens en particulier. Cette manière est ce qu'évoque le mot *saudade*, mot sans équivalent ni en latin, ni dans une autre langue, et qui exprime un sentiment complexe. Un mot particulier, un parmi d'autres, qui tente d'expliquer une manière d'être au monde, une des modalités de notre rapport à la mémoire et de sensibilité à la temporalité. Une temporalité autre que celle de la succession irréversible. Un "temps humain" ² qui permet le retournement d'un passé, dans une suspension fictive, et cause simultanément des sentiments opposés. L'étymologie du mot mêle, en elle-même, solitude et salut, accompagnés de santé. Elle cause un mal qu'on aime et un bien dont on souffre. En elle tristesse et joie se rejoignent.

Rareté du mot, rareté du sentiment, cela suffira pour ancrer dans l'esprit des Portugais l'idée que leur âme vit et éprouve, avec une intensité sans égal, un état que seul ce mot intraduisible peut exprimer. Sur la trace de la *saudade*, cette culture, tournée vers elle-même, traverse l'histoire de Camoes à Pessoa en essayant de déchiffrer son énigmatique rapport à l'Autre, à la recherche de son altérité individuelle et collective. Comme l'art est la forme d'expression qui s'approche le plus du silence originaire pour lui arracher une parole créatrice, la *saudade* parlera en tant que telle en inscrivant la culture portugaise dans son cercle. Rappelons ici qu'appartenir à une culture est, pour chaque peuple, la manière de soutenir son organisation symbolique dans la croyance au père comme unité d'adhésion collective. C'est donner des repères sur lesquels se déploient la vie subjective et la vie politique de chaque appartenance. Alors, il me semble que cette modalité de la *saudade* est la manière avec laquelle les Portugais dévoilent leur mode d'inscription dans la croyance au père.

Camoes nous le fera entendre comme "chant dédié à une absence qui n'est pas seulement celle de l'être aimé ou de la patrie perdue, mais déchirure de l'être se percevant, pour la première fois dans la culture, comme enfant du temps" ³. Chant d'une voix sans verbe qui par sa présence

¹ *Ibidem*, p. 11.

² *Ibidem*, p. 12.

³ *Ibidem*, p. 37.

nous approche de l'ombre de la mort tout en exigeant la promesse de vie. Nous pouvons dire que la *saudade* devient là pur signifiant d'une expérience, plus radicale que celle de l'espace affectif. Elle est à la fois l'expérience la plus universelle et la plus personnelle d'un vécu, qui nous renvoie toujours à cette opération aliénation/séparation de la formation subjective du sujet. C'est ainsi qu'elle est évoquée comme symbole de l'aventure de l'homme qui, à partir d'une absence jamais abolie, part en quête de son altérité en s'adressant à l'Autre de la culture en tant que lieu d'un ensemble de paroles et de représentations du monde, perpétuellement découpé par le jeu "absence-présence".

Allié de cette aventure dans la trace de la *saudade*, Pessoa nous dit que "tout ce qui existe - comme les hommes pour qui tout existe - est de l'ordre de l'évanescent, mais d'un évanescent qui devient réel à travers une espèce de remémoration créatrice, la seule qui puisse conférer à ce qui n'existe plus une plénitude à rebours que le phénomène *saudade* représente" ¹. Les paroles des poètes en tant que discours de l'Autre dans la culture sont points de repère et de perte, elles sont à la fois intimes et étrangères, proches et toujours ailleurs. Elles permettent à chacun de se regarder, comme dans une espèce de miroir, et d'y saisir les éléments qui lui font sens, mais elles renvoient aussi au rien, au non-sens. C'est dans ce contexte paradoxal que la *saudade* se fait puissance créatrice. Néanmoins aucun sujet n'est à l'abri d'un glissement vers le penchant néfaste qu'elle contient. C'est le cas de ce peuple qui, renfermé dans une identité imaginaire, à caractère universel et messianique, n'a pas pu prendre une position d'extériorité par rapport à l'Autre qu'il identifie comme étant lui-même. Ils repoussent la rencontre avec leur altérité en faisant de leur rêve de puissance une réalité possible à retrouver, un rêve qui ne se sait pas rêvé. Or, "l'altérité n'est pas ce qui n'est plus là, mais ce qui n'est pas encore là" ². Alors, confrontés aux enjeux politiques des dernières décennies, les Portugais ont poussé ce rêve au-delà du possible et le rêve se révélera cauchemar. Sur ce point, Lacan nous rappelle que la renonciation à la jouissance et au pouvoir absolu est la base du droit et par là même de la communauté sociale, laquelle met en jeu le principe d'une "fraternité de l'impuissance". Les Portugais, pris dans le douloureux paradoxe de fragilité et grandeur, se sont retrouvés avec une nation humiliée et offensée. Voir

¹ *Ibidem*, p. 172.

² A. Didier-Weill, *Invocations*, Calmann-lévy, 1998, p. 137.

l'ultimatum anglais à la fin du XIX^{ème} siècle, auquel le gouvernement portugais a été contraint de céder.

La *saudade* perdait sa force créatrice en se tournant vers son aspect néfaste, c'est-à-dire la mélancolie. Celle-ci est tentative de "détruire l'acte même par lequel l'Autre s'est manifesté comme réellement absent" ¹. La mélancolie révèle qu'un deuil n'a pas été assumé face au renoncement à la jouissance et au pouvoir, renoncement exigé par la reconnaissance de la mort. Ce penchant mélancolique nourrit chez les Portugais un ressentiment qui enferme leur existence individuelle et leur vie collective dans un ressort de servitude comme forme de lien social. Le Portugal connaîtra de longues années de dictature, à la fin desquelles un exode se produira. Pessoa dans *Le gardien de troupeaux* nous raconte que "au lieu de l'enfance, ce qui nous attendait c'était un long règne de l'infantilisation systématique de notre image, le triomphe du culte du folklore, de la minorité civique obligatoire, du paternalisme implacable qui trouva dans les "notes du jour" (prononcées par Salazar) son évangile sans résurrection, un culte dithyrambique de toutes les superstitions, de conformisme, des anachronismes machiavéliques cultivés [...] comme si aucun de ces grands poètes n'avait jamais existé en ce pays" ². Cette servitude les empêche d'entrevoir l'univers comme une illusion où la totalité ne s'assure que du fantasme et soutient, sur des mécanismes d'identification en particulier au niveau des effets de groupe, le père idéal comme statut intouchable. Ces mécanismes, Freud nous les décrit comme propres à exercer une fermeture sur l'inconscient.

Ce venu d'ailleurs devenu étranger, telle pourrait être une dénomination comme une autre pour cerner la position de celui qui dans la structure, soit névrotique, soit psychotique ou perverse, se trouve exilé, ou égaré soit dans la tromperie de l'Autre qui viendrait le signifier, soit dans celle de l'objet comme pouvant être rattrapé dans le temps pour combler le manque. Comme un bateau déboussolé dans une vaste mer qui semble l'aspirer au naufrage, il s'oriente à la régularité et à la constance du retour des astres au même point visuel. Ainsi il adhère à la perfection du cercle ou de la sphère et attribue aux raisons contextuelles de la vie le fait qu'il soit privé de ce dont il manque. Ce point de retour n'est autre que la métaphore du corps de la mère, point d'énigme de toute origine, dont le mouvement continu de circularité signale les père-versions de la fonction paternelle en

¹ *Ibidem*, p. 75.

² Cité par E. Lourenço, *Mythologie de la saudade*, *op. cit.*, p. 190.

défaut de la dimension symbolique. Dimension qui s'inscrit de la discontinuité de la parole pour autant que le sujet soit en continuité avec ce lieu Autre du langage.

Le travail en psychanalyse n'est pas celui de renvoyer le sujet au sens retenu dans sa culture, mais celui de le conduire, dans la discontinuité et l'équivoque de la parole, à déchiffrer les significations imaginaires corrélées aux blessures internes de son existence. Telle cette suspension temporelle qui l'empêche de vivre là où il demeure. D'une certaine manière, favoriser la dimension créatrice de la *saudade*. Cela mérite toute notre attention parce que ces significations, si elles restent intouchables, ont sans doute des conséquences psychiques néfastes pour les générations suivantes.

